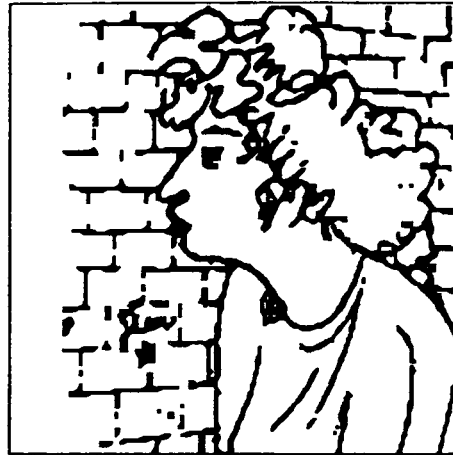


Michel BOLCHERT

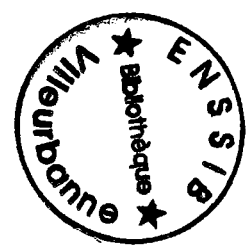
M a r i a n n e O s w a l d



Bojdt
DSB

Annexe

V u e s d e P r e s s e



1992

DSB

4 Annexe

Marianne Oswald

Brève rencontre avec... Marianne OSWALD dans sa ville natale

C'est toujours avec la même joie juvénile que Marianne Oswald retrouve Sarreguemines, où elle est née et où elle passa une grande partie de son enfance.

Nous l'avons retrouvée samedi soir attablée au café Alex Bouvel, rue Sainte-Croix, où elle est venue rechercher cette atmosphère si sympathique du petit café, où, à l'heure de l'apéritif, le commerçant du coin vient s'attabler à côté de l'ouvrier à sa sortie de l'atelier, où la bourgeoisie se confond avec le prolétariat en une bruyante harmonie.

— C'est gentil ici, nous dit-elle en s'attablant.

— Quel bon vent vous amène, questionnons-nous ?

« J'ai reçu une invitation de Radio-Lorraine pour participer à la grande émission publique qui doit avoir lieu à Sarreguemines le mois prochain, nous explique Marianne Oswald. Lorsque j'ai appris qu'il s'agissait pour moi d'aller à Sarreguemines, j'ai donné aussitôt mon accord par télégramme. Vous ne pouvez vous imaginer ce que Sarreguemines signifie pour moi. C'est toute mon enfance que je vois se dérouler devant moi. Je me sens un peu le Poil-de-Carotte revenu sur les lieux de son enfance.

Les parents de Marianne Oswald étaient établis marchands de tissus et de vêtements rue de Verdun, à Sarreguemines, et son père, M. Bloch, était honorablement connu dans toute la région.

— Tout à l'heure, nous dit Marianne Oswald, j'ai rencontré sœur Sophie, une sœur diaconesse qui a encore connu mon père. Elle m'a dit que mon père était un bien brave homme. Puis j'ai rencontré un monsieur ayant largement dépassé la cinquantaine, auquel mon père avait vendu son costume de premier communiant.

Marianne Oswald est venue de Strasbourg où elle prépare un film sur la capitale alsacienne.

« J'ai profité du week-end pour venir à Sarreguemines d'où je retournerai dimanche après-midi à Paris

— Alors, nous vous reverrons pro-

chainement à Sarreguemines, Marianne ?

— Sans doute, mais pas à l'occasion de l'émission publique.

Marianne Oswald est catégorique. Elle vient de revenir sur la première décision à la suite d'un entretien avec le président du Syndicat d'Initiatives de Sarreguemines qui organise cette émission. Elle estime n'avoir pas rencontré toute la compréhension compatible avec le rôle de vedette qui lui revenait de droit, car Marianne Oswald constituait incontestablement une attraction de tout premier ordre pour cette soirée.

— Il ne s'agit pas d'une question d'argent, précise Marianne Oswald. Je n'avais d'ailleurs posé aucune condition à ma venue à Sarreguemines. Je suis venue en invitée.

Mais Marianne Oswald nous a promis de revenir à une autre occasion. Elle sera alors la grande vedette d'un grand gala qui permettra aux admirateurs de sa ville natale de l'applaudir pour la première fois et de fêter le retour au berceau de l'enfant « prodige ».

Dans son livre, Marianne Oswald a parlé longuement de la domestique de ses parents Catherine, qui était originaire de Hellimer. Marianne Oswald nous parle encore avec reconnaissance de cette brave fille de la campagne sur laquelle elle avait au cours de son enfance avec tant de gentillesse, reporté une partie de son amour. Elle ignore le nom patronymique de Catherine et nous devons promettre à Marianne Oswald de l'accompagner à sa prochaine visite à Hellimer où nous rechercherons la famille de Catherine, sans doute décédée depuis longtemps.

Henri SCHWAB

Célèbre chanteuse de music-hall

Marianne Oswald, la Sarregueminoise

Grande chanteuse de cabaret avant-guerre, comédienne, productrice de radio et de télé : Marianne Oswald a été tout cela. Et bien plus ! Une biographie sur elle est en préparation. Itinéraire d'une Sarregueminoise célèbre.

Petite fille à Sarreguemines, elle se nommait Alice. Nom de famille : Bloch-Kahn. Sa tignasse rousse, elle la gardera, mais pas son nom. Comédienne, chanteuse, diseuse, productrice de radio, la Sarregueminoise fera une belle carrière. A Berlin, Paris, New York... Son nom, en haut de l'affiche, se détachera en grosses lettres : Marianne Oswald.

Elle fut l'une des figures du music-hall d'avant-guerre. Elle chanta les grands poètes de notre temps : Prévert, Cocteau... Elle avait une voix rauque et déroutante. Provocante, révoltée, Marianne Oswald sera toute sa vie adonnée ou traînée dans la boue. Jamais elle ne laissera indifférent.

Alice Bloch-Kahn alias Marianne Oswald, née en 1901 en Lorraine, est décédée à Paris en 1985, à l'âge de 84 ans.

Une biographie en 1991

Les Sarregueminois la connaissent-ils vraiment ? Une biographie sur Marianne Oswald, en préparation, sortira l'an prochain chez Flammarion. Deux femmes mé-

nent actuellement l'enquête pour écrire ce livre. Deux amoureuses de Marianne Oswald : Hélène Hazera, spécialiste de la chanson française au journal « Libération » et Janine Pezet, documentaliste à l'INA (Institut national de l'audiovisuel). Cette dernière est également à l'origine de la création de la Société des amis de Marianne Oswald. Les deux femmes reconstituent petit à petit la vie d'Alice-Marianne, de son enfance sarregueminoise à sa mort à Paris, à l'hôtel Lutetia, où elle vécut les trente-trois dernières années de sa vie, dans la même chambre.

Il y a quelques semaines, les biographes étaient sur le terrain à Sarreguemines pour rencontrer des personnes qui ont connu la jeune Alice Kahn-Bloch et sa famille.

Son enfance à Sarreguemines, Marianne la raconte dans un livre paru en 1948 : « Je n'ai pas appris à vivre ».

Elle débute sa carrière de cabaret à Berlin, dans les années 20, à 19 ans, comme « diseuse ». Le mouvement expressionniste bat son plein. En 1933, la Sarregueminoise débarque à Paris où elle se

produit au célèbre « Bœuf sur le toit ». En un rien de temps, Marianne la Lorraine va avoir toute l'intelligentsia parisienne à ses pieds : Gide, Aragon, Max Jacob, Darius Milhaud... Jean Cocteau et Prévert lui écrivent des chansons qu'elle présente dans les cabarets et music-halls de toute l'Europe. Mauriac, Camus, Char, Anouilh et bien d'autres... Elle fréquente de nombreux écrivains et poètes mais aussi des peintres qui deviennent ses amis : Vlaminck, Léger... Max Jacob la surnommait « La sœur des poètes ».

Adulée ou maudite

Elle crée en français les chansons de l'opéra de « Quat'Sous » de Kurt Weill et Bertold Brecht. La presse l'adule ou la maudit ; ses admirateurs se battent pour Marianne qui chante des poèmes militants. Extrémiste, marginale, la vedette sera même expulsée de Suisse après un récital houleux...

Les journaux d'extrême droite fustigent la chanteuse, la traitant de « putain juive échappée des égouts de Berlin ».

Pendant la guerre, elle trouve refuge aux Etats-Unis, où elle transforme son nom en Marianne Lorraine, devenant la voix de la France libre. Là-bas, elle se fait remarquer en chantant des écrivains français comme Camus et se lie d'amitié avec des grands noms de la littérature américaine. Elle connaît des hauts et des bas. A la Libération elle regagne la France mais le public la boude de plus en plus. Sa vie amoureuse, celle d'une femme libre, est également secouée par le suicide de son amant, le comédien Louis Salou.

Marianne la chanteuse abandonne la scène mais pour réussir une nouvelle



Marianne Oswald, chanteuse, comédienne, productrice, née à Sarreguemines sous le nom d'Alice Kahn-Bloch.

carrière : la production d'émissions de radio et de télé. Une nouvelle vie qu'elle mènera jusqu'à la fin de ses jours, avec passion. Marianne Oswald se fait un nom en créant des émissions littéraires dont une pour les enfants et en produisant des dramatiques. La productrice lance de nombreux « grands » réalisateurs : Marcel Bluval, Jean-Christophe Averty...

Une tombe provisoire

Sarreguemines compte un enfant célèbre. Courant 1991, la biographie sur Marianne

Oswald paraîtra. En ce moment, deux spectacles consacrés à cette femme hors du commun tourment en France. Jean-Christophe Averty lui a consacré 6 heures d'émission sur France-Musique.

A sa mort, Marianne a été enterrée à Paris dans une tombe provisoire ; la concession va bientôt arriver à expiration. Alice, la petite Sarregueminoise, trouvera peut-être un jour le repos dans sa terre natale.

Appel à témoins

Les biographes recherchent des témoignages sur Marianne (Alice Bloch-Kahn), épouse Collin, et son enfance sarregueminoise. Dans son livre, « Je n'ai pas appris à vivre », disponible à la bibliothèque municipale, Marianne parle de la boue de la maison, nommée Catherine, elle évoque aussi l'école supérieure de jeunes filles de Sarreguemines et le Dr de la famille, M. Schaeffer, « le seul adulte qui la comprenne », écrit-elle.

Toutes les personnes qui pourraient fournir des témoignages sur Marianne Oswald à Hélène Hazera et Janine Pezet peuvent contacter M. Bolchert, bibliothécaire de Sarreguemines ou la société des Amis de Marianne Oswald, 2, rue Pierre-de-Ronsard, 92360 Méndon-la-Forêt. Les deux femmes reviendront enquêter à Sarreguemines sans doute début 91.

A sa mort, Marianne Oswald a été enterrée dans une fosse provisoire à Paris. La concession arrive à expiration. Il semblerait que la ville de Sarreguemines envisage la possibilité de rapatrier le corps de Marianne. Une initiative tout à fait louable.

Un hommage à Marianne Oswald

Le 16 novembre 1990 le conseil municipal avait déjà donné son accord pour le transfert du corps de Marianne Oswald à Sarreguemines. Jeudi soir les élus ont voté un budget de 100 000 F qui sera consacré à une cérémonie d'hommage à cette illustre Sarregueminoise. Outre la cérémonie du cimetière, l'on inaugurerà une plaque commémorative à l'emplacement de la maison de Marianne Oswald rue de l'Eglise, et une soirée hommage se tiendra au casino des faïenceries avec projection d'un clip. Nous reviendrons en détail sur la vie de cette Sarregueminoise encore méconnue par le plus grand nombre dans notre édition dominicale.



L'une des rares photographies de Marianne Oswald dans les années trente.
(Photo DNA)

12/03/1991

L'hommage de Sarreguemines à Marianne Oswald

Le conseil municipal a décidé de transférer la dépouille mortelle de Marianne Oswald au cimetière de Sarreguemines, et d'inaugurer une plaque commémorative à l'emplacement de sa maison natale, rue de l'Eglise.

Jean-Christophe Averty a consacré sur « France Musique » sept émissions d'une heure des « Cinglés du Music-Hall » à une enfant de notre ville, Sarah Alice Bloch, née à Sarreguemines le 9 janvier 1901 comme deuxième enfant du commerçant Nathan Bloch, originaire de Prusse orientale et de Sophie Kahn. Mariée le 10 juillet 1934 à Paris avec Marcel Colin qui divorça d'elle en 1943, elle prit le nom de Marianne Oswald en hommage à un personnage des « Revenants » d'Ibsen qui l'avait bouleversée au théâtre de Strasbourg dans son adolescence.

Le portrait du musée d'Autun

Chanteuse, diseuse de contes, comédienne, écrivain, actrice et réalisatrice, Marianne Oswald, la « sœur des poètes » est décédée dans la solitude d'une chambre d'hôtel du Val-de-Marne le 25 février 1985, après avoir vécu pendant plus de trente ans à l'hôtel Lutetia à Paris, entourée de gouaches de ses amis Vlamincq et Léger. Le musée Rolin d'Autun possède un beau portrait fauve de l'artiste, exécuté en 1934 par un disciple cubiste de Braque et Juan Gris, Jean Soubervie, qui fut l'élève de Laurens et de Maurice Denis, avant de réaliser les grandes décorations murales du palais de Chaillot en 1937, ainsi que de nombreux décors pour l'Opéra de Paris. Dans un bel équilibre de construction, le peintre a

représenté avec beaucoup de tempérament la chanteuse de Bobino dans toute la splendeur de sa tignasse rousse.

Après le décès de ses parents, Marianne Oswald a quitté définitivement Sarreguemines pour Strasbourg le 1^{er} septembre 1917. Dans son autobiographie, inspirée par Albert Camus, et publiée d'abord aux Etats-Unis sous le titre de « One small voice », puis chez Domat à Paris en 1948 avec une préface de Jacques Prévert avec le titre de « Je n'ai pas appris à vivre », Marianne Oswald décrit son enfance sarregueminoise à l'époque wilhelmienne de la garnison allemande, où elle évoque notre ville pas moins de 145 fois.

Les cabarets berlinois

Envoyée de Strasbourg à Munich pour y parfaire sa scolarité, elle est bientôt attirée par l'éclat artistique du Berlin expressionniste de l'époque weimarienne. Elle s'imprègne de tous les grands noms du théâtre berlinois, de Piscator et Max Reinhardt à Bertolt Brecht. C'est à Berlin qu'elle subit en 1920 une opération de la gorge qui lui laissera cette incomparable voix brisée et provocatrice. Sa carrière de chanteuse aurait commencé à Berlin en 1925, où on la retrouve dans un cabaret d'avant-garde, « Komiker » qui devait inspirer plus tard « Cabaret » de Bob Fosse.

Venue à Paris en 1930, où elle se produit d'abord comme « attraction » dans des ciné-



Le portrait de Marianne Oswald du musée d'Autun.

mas de banlieue, elle fascinera l'intelligentsia française en lui révélant l'esthétique allemande d'avant-garde. D'un caractère difficile, pleine d'idées audacieuses, elle fournira un apport capital au music-hall français. Défendue par Céline, elle subit le déchaînement antisémite qui l'accuse grossièrement d'être « échappée des égouts de Ber-

lin ». D'après sa secrétaire, elle sera mortifiée par les propos tenus par Jean Marais dans ses souvenirs, qui dit, non sans pertinence, que « son accent juif germanique ajoutait une grande singularité à son interprétation ». En 1937, elle tente même de se suicider.

Et pourtant, en 1932, elle a sorti son premier disque, « Le

chant des canons » et elle atteint la gloire dans les années 1934/35. Cocteau écrit pour elle « Anna la bonne » et « Monte Carlo », elle chante Desnos, René Char, Max Jacob, Eluard, Prévert (« Je suis comme je suis »), plus tard Clouzot (« Jeu de massacre »), Théodore Dreiser et John dos Passos. Dès 1933, on la retrouve au « Bosuf sur le toit », plus tard à l'Alcazar et à Bobino. Elle fut la première à chanter à Paris « L'opéra des Quat'Sous » de Kurt Weil et Bert Brecht, même du Honegger. Si ses partisans et ses détracteurs se battaient dans les salles parisiennes, elle était l'amie de Camus et de Gide, et François Mauriac devait faire son éloge.

En 1939, elle s'exila aux Etats-Unis, où elle présenta la poésie française contemporaine aux étudiants américains. Rentrée à Paris en 1947, elle retrouva la gloire au cœur du bouillonnement de St-Germain-des-Prés, dont elle fut une figure de proue. Très affectée par le suicide de l'auteur Louis Salou avec lequel elle envisagea de se marier, elle se précipita dans les émissions radiophoniques, télévisuelles, théâtrales, la production et la rédaction de scénarios tout en faisant des conférences dans les universités allemandes et à Berlin en 1949, puis à la Sorbonne en 1951.

Convertie au catholicisme, passée de « Rosa Luxembourg à Thérèse d'Avila » selon une formule étrange du « Figaro », elle se fit un nom dans les émissions pour enfants durant les années 60, par exemple avec « Visages de l'enfance », et Marcel Bluwal devait réaliser en 1954 « Quel-

qu'un crie », toujours inédit, sur un texte et avec la voix de Marianne Oswald.

L'artiste allait continuer d'aborder les sujets les plus divers, notamment des adaptations d'Offenbach avec des masques de Léonor Fini, des analyses de textes de Supervielle, Paul Fort, Marcel Aymé, Baudelaire et Hölderlin, de tableaux du douanier Rousseau et de Vlamincq. Son œuvre reste partiellement à découvrir et les archives de l'INA contiennent des interprétations des « Feuilles mortes », de « Souviens-toi Barbara », de « La chasse à l'enfant » et de « La boucle de cheveux » d'après Apollinaire.

Prévert et « Les amants de Véronne »

Notre ami Jacques Plend a reconstitué la filmographie de Marianne Oswald. Elle a joué dans « Le petit chose » de Maurice Cloche (1938), « Les amants de Véronne » d'André Cayatte (1948) sur des dialogues de Prévert, « Le guérisseur » de Yves Ciampi (1953), « Notre Dame de Paris » de Jean Delannoy (1956), « Montparnasse 19 » de Jacques Becker (1958) et « Sans famille » de André Michel (1959). Elle a réalisé des courts métrages, « La belle journée » (1958), « Vlamincq et la terre » (1956), « La parole est au fleuve » (1959), et a écrit pour Jean-Pierre Carrière le scénario de « Le rendez-vous avec quelqu'un » (1970).

De l'expressionnisme berlinois à l'avant-garde parisienne de Montparnasse, puis de St-Germain-des-Prés, Marianne Oswald fut au cœur de tous les combats esthétiques audacieux de notre siècle.

R.S.



30 MAI 1991

marianne

La ville de Sarreguemines rendra hommage, le vendredi 7 juin, à une de ses enfants célèbres : Marianne Oswald. Née à Sarreguemines en 1901 sous le nom d'Alice Sarah Bloch, Marianne Oswald fut une touche à tout géniale dans le domaine du théâtre, du music-hall, de la radio et la télé. Grande chanteuse de cabaret avant guerre, elle interpréta un répertoire qui va de Kurt Weil et Bertolt Brecht à Jacques Prévert. A la télévision, elle fut une grande productrice d'émissions culturelles... Il est dure de résumer sa vie. Marianne est morte en 1985 et fut enterrée à Paris dans une concession provisoire. Vendredi prochain, elle rentrera pour toujours à Sarreguemines : sa dépouille mortelle trouvera le repos dans une tombe au cimetière. Une plaque sera dévoilée sur sa maison natale et toute une soirée avec un spectacle sera consacrée à Marianne la Sarregueminoise.



Hommage

Le retour de Marianne Oswald

Marianne Oswald rentre à Sarreguemines, sa ville natale. Une tombe va accueillir la dépouille mortelle de cette femme hors du commun, chanteuse, comédienne, productrice. Sarreguemines rendra le 7 juin un hommage officiel à son enfant.

Marianne Oswald, née en 1901 à Sarreguemines, décédée en 1985 à Paris, est une Sarregueminoise célèbre (voir « R.L. » du 23 novembre 1990). Grande chanteuse de cabaret avant-guerre, comédienne, productrice de radio et de télé, Marianne sera carrière de Berlin à Paris, de Paris à New York... Figure marquante du music-hall d'avant-guerre, celle qui était née sous le nom d'Alice Kahn-Bloch chanta les grands poètes et écrivains de

notre temps: Prévert Cocteau, Aragon, Brecht, Char, Max Jacob la surnomma « la sœur des poètes ». Elle eut une carrière et une vie où provocation et révolte, marginalité et liberté se conjugent allègrement. Marianne, adulée ou maudite, ne passera jamais inaperçue.

Sarreguemines s'était déjà souvenue une fois de « sa petite sœur des poètes »: une rue porte le nom Marianne-Oswald.

Hommage officiel

Mais cette année, la municipalité a décidé de faire plus... Le vendredi 7 juin prochain, un hommage officiel sera rendu à cette artiste qui a contribué à faire connaître Sarreguemines au-delà de nos frontières. A sa mort, dans un hôtel, Marianne a été enterrée dans une tombe provisoire à Paris. Cette année, la concession arrivait à sa fin. La ville de Sarreguemines, en association avec la société des amis de Marianne Oswald (présidée par Jeanine Pezet, documentaliste à l'INA, qui connut bien l'artiste à la fin de sa vie) a décidé de faire revenir la dépouille de Marianne Oswald à Sarreguemines. Alice la Sarregueminoise trouvera le corps au cimetière sarregueminois, dans sa terre natale.

Le 7 juin, tout un programme a été élaboré pour rendre hommage à Marianne. Dans l'après-midi, une cérémonie aura lieu au cimetière où sa dépouille sera définitivement transférée. Un peu plus tard, une plaque sera dévoilée sur la maison où elle vécut enfant: rue de l'Eglise (magasin de tissus Bour).

Puis une soirée au Casino sera entièrement consacrée à l'artiste.

Au programme: un spectacle sur Marianne Oswald qui devrait permettre de découvrir toute la diversité du personnage avec la venue exceptionnelle de Claude Roland un vieux monsieur de plus de 70 ans, pianiste, qui accompagna Marianne Oswald pendant seize ans et qui fut aussi le pianiste d'Edith Piaf.

Le spectacle, intitulé « A la recherche de Marianne Oswald » commencera par la projection d'un film-document avec la voix de Jean Cocteau et réalisé par Christian Masse « Quelqu'un crie ». Un film réalisé en 1958 sur l'étrange carrière de Marianne Oswald. Ensuite la comédienne Marie-Agnès Courouble interprétera des textes et chansons accompagnée au piano par Claude Rolland. Par les mots, par la voix, Marie-Agnès Courouble ressuscitera pour un soir la voix d'outre-tombe, rauque, la diction scandée, la femme aux cheveux rouges, la révoltée et provocante Marianne Oswald. Un personnage.

● « A la recherche de Marianne Oswald » à partir de 19 h vendredi 7 juin au Casino.



Marianne Oswald décrite par son ami Jean Cocteau: « Marianne est rouge. Ce n'est pas une étiquette, ce n'est pas une profession de foi, ce n'est pas un drapeau qu'elle agit, c'est sa couleur naturelle. Cette fois je ne parle pas du rouge de l'orgueil mais de ce rouge des incendies, du lambeau d'andrinople qui flotte derrière les camions, du fanal... Rouge elle vint au monde et rouge elle demeure. Si quelque polémiste l'accuse d'être le symbole d'un groupe, c'est par méprise. La politique n'est point son affaire. Son affaire, c'est le travail. Elle est une force qui exalte les uns et qui rebute les autres. Elle crache ses chansons avec le naturel, le dédain que les Orientaux et les malades mettent à cracher le bétel ou la vie ».

L'hommage de Sarreguemines à Marianne Oswald

Née à Sarreguemines le 9 janvier 1901 comme seconde fille du commerçant Israélite Nathan Bloch et de Sophie Kahn, Sarah Alice Bloch a épousé à Paris Marcel Colin le 19 juillet 1934 qui a divorcé d'elle le 29 mars 1943. Elle est décédée à Limeil-Brévannes dans le Val-de-Marne le 25 février 1985. Voilà, dans toute leur sécheresse, les indications portées sur l'acte de naissance n° 16 du 12 janvier 1901 conservé aux archives municipales.

Celle qui choisit d'être Marianne Oswald, un nom extrait des « Revenants » d'Ibsen dont la représentation au Théâtre de Strasbourg a marqué pour toujours la jeune orpheline de 16 ans, fraîchement débarquée dans la capitale alsacienne, effectua dans sa jeunesse un périple fascinant de Munich à Berlin où sa voix reçut cette intonation rauque qui allait lui conférer une place à part dans l'univers de la chanson, suite à une délicate opération de la gorge. Berlin : une chance exceptionnelle qu'elle mit à profit en côtoyant Max Reinhardt, Piscator et Brecht dans l'environnement expressionniste du cabaret « Komiker », plus tard immortalisé par le film de Bob Fosse.

Avec la montée du nazisme, elle rejoignit l'avant-garde parisienne et devint familière du célèbre « Bœuf sur le toit ».

La bonne fée des enfants sages de la télévision

Après le théâtre et la chanson, puis l'exil aux Etats-Unis, elle inspire St-Germain-des-

Près qui l'ignore de façon ingrate, mais refait surface à la radio et à la télévision, ainsi qu'au cinéma dans les films d'André Cayatte, Jean Delan-

En dehors du portrait flamboyant de Souverbie du Musée d'Autun et d'un beau dessin à la plume de Jean Cocteau, il reste d'elle une autobiographie intitulée « Je n'ai pas appris à vivre » et surtout des lignes éloquentes de la plume de ses amis écrivains. Albert Camus évoque « l'appel de la créature, engluee dans les dégoûts et les bêtises de l'Histoire ». Pour Max Jacob, elle « agrandit le vrai jusqu'à l'épopée ». Cocteau dit qu'elle crache ses chansons avec le naturel, le dédain que les Orientaux et les malades mettent à cracher le bétel ou la vie ». Darius Milhaud constate que « l'Art de Marianne Oswald est ardent comme la flamme de cheveux qui couronne sa tête ». Elle interprète alors « l'Opéra de Quat'Sous » de Brecht et Weil, « Anna la Bonne » de Jean Cocteau et « Chasse à l'Enfant » de Jacques Prévert.

noy et Jacques Becker. La marginale incendiaire de la scène est devenue la bonne fée des enfants sages de la télévision.

Les plus beaux hommages lui furent probablement rendus par le chrétien François Mauriac et le communiste



Marianne Oswald (au centre) en compagnie des chanteurs Damia et Jean Sablon.

Louis Aragon. Le premier écrivain que « Marianne Oswald remonte l'irritation d'une foule et atteint la source qui est le cœur inquiet, la mauvaise conscience des privilégiés ». Le second pro-

clamait : « Vous êtes la grande tragédienne de ce moment... on ne sait plus aujourd'hui que la tragédie est dans la rue, ce que c'est au théâtre que la tragédie. La tragédie c'est vous ».

Un éclatant hommage posthume

Marianne Oswald ne s'est jamais produite à Sarreguemines parce qu'on ne l'y a jamais invitée. Le vendredi 7 juin, la municipalité et la société des Amis de Marianne Oswald lui rendront un éclatant hommage posthume à l'occasion du transfert de ses

restes au cimetière de notre ville. Cette manifestation débutera à 16 h au cimetière municipal, se poursuivra à 17 h avec l'inauguration d'une plaque sur sa maison natale, rue de l'Eglise et à 19 h, par un spectacle intitulé « A la recherche de Marianne Os-

wald ». Après le court-métrage, « Quelqu'un crie » de Marcel Bluwal, et un document enregistré avec la voix de Jean Cocteau, il y aura à 19 h 30 à l'auditorium du casino un spectacle autour de la chanteuse interprété par Marie-Agnès Courouble, accompagnée au piano par Claude Roland qui après Piaf la suivit fidèlement pendant 16 ans.

poètes » fut avant tout une grande marginale située quelque part entre Rimbaud ou Verlaine et Jim Morrison. Elle ne se trouverait pas trop dépayssée dans les caveaux du rock, mais surtout de l'expressionnisme berlinois à l'avant-garde parisienne, elle a concrétisé entre les deux guerres, donc en des temps tragiques, la vocation de notre région à rapprocher deux cultures, la germanique et la latine.

Dans la foulée, il serait sans doute utile de prévoir enfin un hommage projeté depuis longtemps à l'écrivain Alfred Döblin, auteur expressionniste de « Berlin-Alexanderplatz » qui fut pendant trois ans médecin militaire dans notre ville où il écrivit une partie importante de son œuvre. Jusqu'à ce jour, aucun nom de rue, aucune plaque (il habitait l'Hôtel Royal, actuellement Barclay's Bank) ne rappelle ce précurseur du rapprochement franco-allemand qui fut un pacifiste francophile, ce spartakiste passionné de fraternité et de justice sociale. Oswald-Döblin, une époque qui a profondément imprégné jusqu'aux façades de nos maisons. De ce fait, il serait du plus haut intérêt culturel de mettre sur pied au musée et aux archives, une exposition sur cette époque « wilhelminienne » qui fut, quoi qu'on en ait dit, un moment privilégié de civilisation dans une région alors soumise à la « botte prussienne » mais aussi au rayonnement d'un empire aussi ambigu que le furent son art et sa pensée.

Sœur des poètes

La Sarregueminoise Marianne Oswald « sœur des

Roland SCHNEIDER

FREITAG 7 JUNI 1991

Saargemünd. Fayencerie: „A la recherche de Marianne Oswald“, Texte und Chansons mit Agnès Courouble und Claude Rolland, 19 Uhr.

Saargemünd ehrt Marianne Oswald

Marianne Oswald gehört zu den profiliertesten Interpretinnen der Chansons und Songs deutscher Impressionisten in Frankreich. Als Deutsche 1901 in Saargemünd geboren, hat sich Marianne Oswald nach 1933 in Frankreich einen großen Namen gemacht. Sie brachte Weil, Brecht, Eisler, und andere nach 1933 „Verfemte“ deutscher Kultur nach Frankreich. Prévert, Cosma, Cocteau und Honegger schrieben für sie. Nach dem Krieg arbeitete sie auch am Saarländischen Rundfunk. 1985 starb sie in Paris. Ihre sterblichen Überreste werden jetzt in Saargemünd beigesetzt. Am Freitag, 7. Juni um 19 Uhr findet eine Gedenkvorstellung mit ihren Chansons in der Fayencerie in Saargemünd statt. Unter dem Titel „A la recherche de Marianne Oswald“ werden Agnès Courouble und Claude Rolland Texte und Chansons aus dem Repertoire von Marianne Oswald vortragen. Claude Rolland, der 16 Jahre lang ihr Pianist war, wird die Chansons begleiten. se

Sarreguemines

L'hommage à Marianne Oswald

La ville de Sarreguemines rend hommage à Marianne Oswald. Inauguration d'une plaque commémorative et spectacle, ce vendredi soir, à l'auditorium du casino. Au début des années 30, cet enfant de Sarreguemines avait bouleversé le music-hall français. sa violence de pétroleuse, sa voix étonnante, cette certaine idée de la chanson défendue par les plus grands seulement. Une star... Pendant la guerre, elle sillonne les Etats-Unis.

A son retour, elle court à Berlin, y apporter le « Message des poètes français aux Berlinois », elle consacre un récital aux « Poètes de la résistance allemande ». Et sa vie durant, elle a parlé de Sarreguemines, qui se souvient aujourd'hui.

Marianne Oswald, fille de Sarreguemines et femme de spectacle

« La petite sœur des poètes »

Ce vendredi 7 juin, Sarreguemines rend hommage à l'une de ses enfants célèbres : Marianne Oswald. Une artiste au parcours hors du commun, une touche-à-tout géniale : chanteuse de cabaret avant-guerre, comédienne, productrice de radio et télé. Portrait.



Marianne Oswald aux côtés de Jean Cocteau, qui écrivait d'elle : «Marianne est rouge. Ce n'est pas une étiquette, ce n'est pas une profession de foi, ce n'est pas un drapeau qu'elle agite, c'est sa couleur naturelle. Cette fois je ne parle pas du rouge de l'orgueil, mais de ce rouge des incendies, du lambeau d'andriole qui flotte derrière les camions, du fanal...»

SARREGUEMINES. — Ce vendredi, Marianne Oswald rentre chez elle, à Sarreguemines. La ville a décidé, en association avec la société des Amis de Marianne Oswald, de rapatrier le corps de l'artiste, enterré en 1985 dans une tombe provisoire, près de Paris. Marianne, née Alice Sarah Bloch à Sarreguemines le 9 janvier 1901, trouvera enfin le repos dans sa terre natale, au cimetière communal. Sarreguemines a décidé de prendre soin de sa petite fille célèbre.

La coqueluche des intellectuels

Sa tignasse rouge, elle l'avait déjà gagnée. Elle la gardera toujours : de Sarreguemines à Berlin, de Paris à New York, quand son nom, devenu Marianne Oswald, s'étalera en grosses lettres, en haut de l'affiche ! Comédienne, chanteuse de cabaret, discuse, puis productrice de radio et de télé, Marianne Oswald fera une belle carrière, originale et fascinante. Pleine de rencontre.

Elle débute en 1925, au théâtre de Berlin, en plein mouvement expressionniste. Au cabaret aussi, où elle chante Brecht, de sa voix rauque et pathétique. Elle débarque à Paris en 1933, où elle se produit au célèbre « Bœuf sur le toit ». Très vite, Marianne Oswald devient la coqueluche des intellectuels. Cocteau, Kosma écrivent pour elle. Gide, Aragon, Max Jacob, Camus, Char, Anouilh, Darius Milhaud et bien d'autres, sont à ses pieds.

Provocante

Marianne est sur toutes les scènes ; ses admirateurs se battent pour elle. Adultère ou traînée dans la boue, l'artiste provocante et révoltée, qui chante des poèmes militants, ne laisse personne indifférent. Extrémiste dans le choix de son répertoire, marginale dans sa façon de vivre, Marianne est fustigée par la presse de droite, qui la traite de « putain juive échappée des égouts de Berlin ». Grands écrivains de l'époque, poètes et peintres : Marianne chanteuse expressionniste, compte de nombreux amis parmi l'intelligentsia. Max Jacob la surnommait d'ailleurs « la petite sœur des poètes ».

Elle trouve refuge aux États-Unis pendant la guerre. A New York, elle côtoie, là aussi, intellectuels et artistes. Elle y chante des écrivains français. Et acte de ré-

sistance, se fait appeler Marianne Lorraine. Elle publie, pendant son exil, une autobiographie, « One small voice », racontant son enfance à Sarreguemines au début du siècle.

Productrice : la reconversion

A la libération, retour à Paris. Triste. Sa cote d'amour chute de plus en plus. Sa vie amoureuse, celle d'une femme libre, est aussi ébranlée par le suicide de son amant, le comédien Louis Salou. Après quelques passages au cinéma, elle fait une apparition dans « Les Amants de Véronique » de Cayatte, la chanteuse et comédienne abandonne la scène pour se tourner vers une carrière de productrice. Touche-à-tout géniale, Marianne se lance dans la radio et la télé avec passion. Elle se fait un nom en créant des émissions littéraires, notamment pour les enfants, et en produisant des dramatiques. C'est elle qui lancera de « grands noms » à la télé : Jean-Christophe Averty, Marcel Bluwal, Michel Polac... Une reconversion réussie.

Alice, la petite fille juive de Sarreguemines, est morte à Paris. Elle était devenue Marianne et s'était reconvertie à la religion catholique. Le 25 février 1985, elle « libéra » sa chambre de l'hôtel Lutetia à Paris, qu'elle occupait depuis trente ans, et dont elle disposait à vie. Enterrée au cimetière de Limeil-Brévannes, dans une tombe provisoire, pas entretenue, jamais fleurie, Marianne retrouve, aujourd'hui enfin, sa terre natale. Sarreguemines s'est finalement souvenue...

Vendredi, après une cérémonie au cimetière, une plaque sera dévoilée sur sa maison natale et un spectacle, intitulé « A la recherche de Marianne », sera à l'affiche au Casino. Un retour et une reconnaissance que Marianne a toujours désirés. Un hommage qui n'aurait peut-être pas vu le jour sans la passion de certains pour Marianne. Notamment Janine Pezet, documentaliste à l'INA, et présidente de la société des Amis de Marianne Oswald, et Hélène Hazera, journaliste à « Libération », deux femmes amoureuses de Marianne Oswald et qui écrivent sa biographie. Deux personnes parmi d'autres, qui ne veulent pas que « la petite sœur des poètes » soit à jamais oubliée.

Josette BRIOT.



08 JUIN 1991

L'hommage

*Marianne Oswald
est de retour à Sarreguemines.
Depuis hier.*

*Grande chanteuse de music-hall
avant-guerre, comédienne,
diseuse, productrice,
l'enfant célèbre de Sarreguemines
a été fêtée comme il se doit.*

*Enterrement officiel au cimetière,
plaque dévoilée sur sa maison natale, spectacle.
Hommage à une femme pas ordinaire.*

à Marianne



A 17 h, Robert Pax, maire de Sarreguemines, a dévoilé la plaque rue de l'Eglise sur la maison natale de Marianne, née Alice Bloch. On y lit : «Ici vécut Marianne Oswald, née à Sarreguemines en 1901. Chanteuse, diseuse, actrice, petite sœur des poètes». Le maire a rappelé que cet hommage est un juste retour des choses. «Les destins de Marianne et de Sarreguemines sont si différents. Les relations entre les deux ont toujours été ambiguës comme une histoire d'amour faite de rejet et d'attrance.

Son pianiste se souvient

«Elle était généreuse mais difficile»

Pianiste de Marianne Oswald pendant seize ans, Claude Rolland était hler soir, au Casino pour témoigner. Faire découvrir Marianne. Avant le spectacle, il a évoqué celle qu'il admirait tant : «Une femme difficile mais hors du commun». Entretien.

Claude Rolland, pianiste, a aujourd'hui 71 ans. Et une forme éblouissante. Pendant seize ans, il a accompagné Marianne Oswald au piano. De l'admiration, du respect : il en a beaucoup pour Marianne, la grande prêtresse de la chanson réaliste. Claude Rolland connaît le monde du music-hall comme sa poche : à ses côtés de nombreuses chanteuses et chanteurs se sont tenus : Fernandel, Suzy Delair, Edith Piaf... Les souvenirs défilent...

«De sacrées emmerdeuses»

Les femmes ont toutes un point commun, Marianne Oswald comme Piaf : «C'étaient toutes de sacrées emmerdeuses», dit-il gentiment. Mais quelles femmes ! Des caractères. Claude Rolland, entrée dans «la variété» grâce à un crooner nommé Guy Berry se destinait plutôt à une carrière de soliste classique, son prix de conservatoire en poche. Ce fut le music-hall, les cabarets, les rencontres !

Il connaît seulement Marianne Oswald de nom lorsqu'il la voit pour la première fois. C'est en 1947 à Paris. La chanteuse âgée de 46 ans déjà est de retour de son exil

américain, les gros succès se sont envolés, mais elle fait encore des récitals, des galas et de la radio. «Elle m'a téléphoné en me disant qu'elle avait besoin d'un pianiste et m'a demandé si je voulais travailler avec elle». Un brin autoritaire : «Tout de suite !»

Claude Rolland, en entendant la voix rauque de Marianne, lui dit : «Il faudrait mieux qu'on se voit quand vous n'aurez plus la voix enrôlée !» Elle lui répond sèchement qu'elle ne l'est pas. «Cela commençait bien !» se rappelle-t-il.

La première fois qu'il la voit, le lendemain, c'est à l'hôtel Lutétia. «J'ai ouvert la porte de sa chambre. Elle était allongée sur un lit, sa chevelure rouge étalée sur des draps blancs. Cela m'a fait un drôle d'effet». La collaboration commence. Ce n'est plus l'époque des succès d'avant-guerre. «C'était surtout ses fans qui venaient l'écouter».

Dans sa période de gloire, certains concerts à Bobino tournaient à la bagarre. Claude Rolland se souvient de la scène que lui a racontée Marianne : «Les gens se battaient, elle prenait une chaise, s'asseyait au bord de la scène et leur criait :

«Quand vous aurez fini de vous battre, je pourrai reprendre !»

Une femme hors du commun

Exigeante, avec un sale caractère, secrète, provocante, suicidaire : la Marianne que décrit Claude Rolland n'était pas une femme facile. Mais elle possédait aussi talent, culture, intelligence. «C'était une femme hors du commun. Rien n'était facile avec elle. Car même une chose facile, elle la compliquait».

On l'aimait ou on la détestait : Marianne ne laissait personne indifférent. «Elle avait un cœur d'or. Elle était généreuse mais difficile. On travaillait beaucoup. On passait un après-midi sur une chanson. En fin d'après-midi on était enfin d'accord. Le lendemain, on reprenait la même chanson, elle faisait tout le contraire et je me faisais engueuler».

Claude Rolland se souvient avec le sourire. «Il fallait que je connaisse mes partitions par cœur et la sienne aussi. Elle respirait à un endroit et le lendemain ailleurs. On a souvent eu des engueulades mais cela s'arrangeait toujours !»

Grâce à Marianne

Oswald, Claude Rolland reconnaît qu'il a eu l'occasion de rencontrer des gens formidables : de grands écrivains, des peintres, des poètes, des chanteurs. Il se souvient de la chanteuse Samia, et surtout du peintre Vlaminck, «qui vivait comme un vieil ours et ne voulait voir personne». Chez elle, il a vu passer Montand, tout débutant, Reggiani, Michel Simon.

«J'ai aussi connu la chanteuse Fréhel. Mais c'était à la sortie des concerts. Elle était dans le caniveau. Car elle a terminé complètement clocharde».

Claude Rolland se rappelle les beaux textes écrits pour elle par Prévert, Cocteau, Clouzot et bien d'autres... Quand elle voulait quelque chose, elle arrivait à ses fins. «Elle était accrocheuse, elle ne laissait pas les gens tranquilles». Elle voulait chanter le «dernier poème» de Desnos. Elle l'a eu ! «Desnos était mort et sa femme possédait le texte. Marianne a fait des pieds et des mains pour l'obtenir ! Elle a réussi à lui faire signer un bulletin de la SACEM»

Depuis 1975, Claude Rolland a quitté Paris pour prendre sa retraite à Vence

dans le Midi. Il a revu une fois Marianne. Deux ans avant sa mort, en 1983. «Elle était en vacances près de Vence et m'a appelé pour que je vienne la voir. Nous avons discuté pendant une heure, en buvant du vin rouge, comme elle aimait le faire. Elle avait toujours plein de projets». Ce fut leur dernière rencontre.

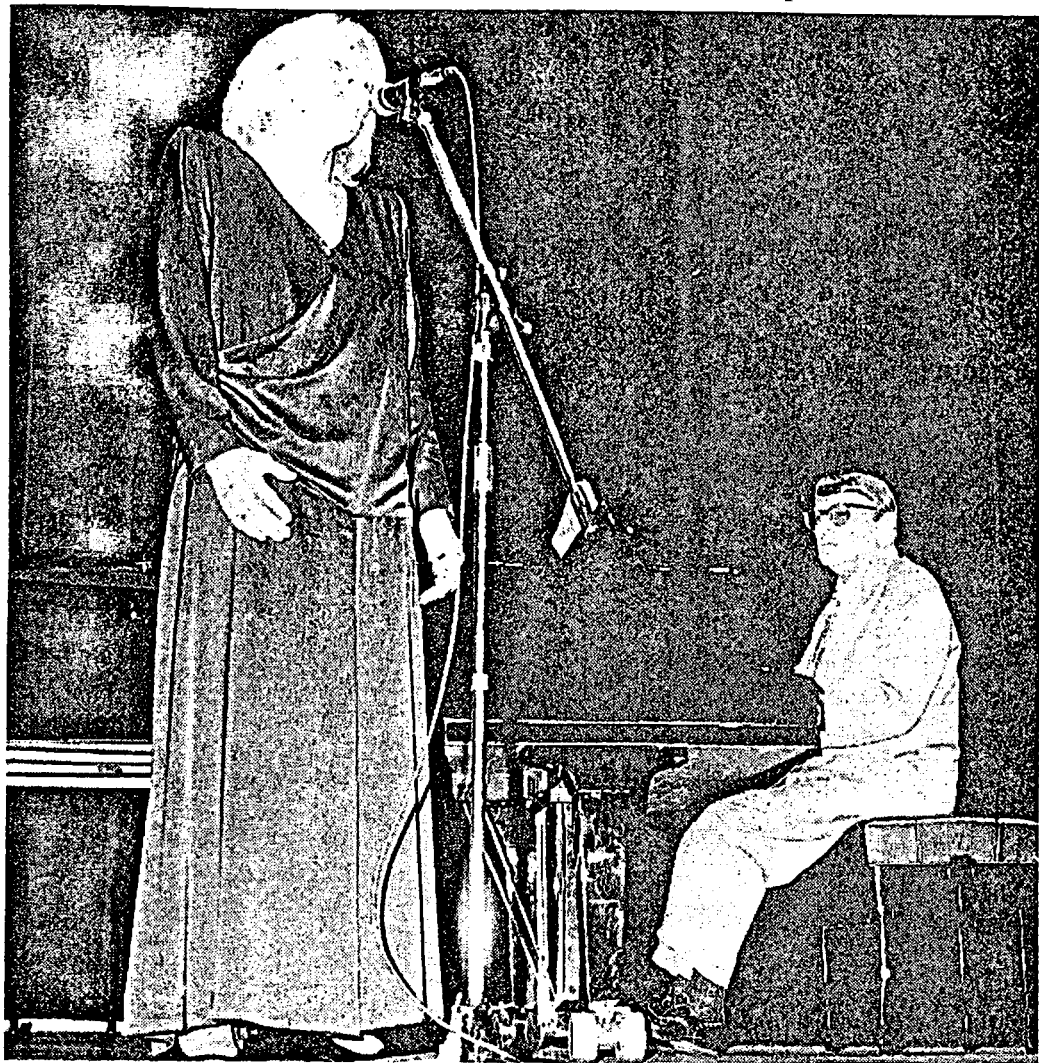
«Un soir, vers 22 h, j'ai mis la radio et j'ai entendu des chansons de Marianne. J'ai pensé tout de suite Marianne est morte, cela ressemble à un hommage. Et je ne me suis pas pas trompé».

C'était le 25 février 1985.

Josette Briot.

«A la recherche de Marianne Oswald»

Hier soir au Casino, le public a découvert Marianne au travers du spectacle «A la recherche de Marianne Oswald». A l'affiche, un film document avec la voix de Jean Cocteau. Un film de 1958 de Marcel Bluwal intitulé «Quelqu'un crie» sur Marianne. Puis les chansons et textes interprétés par Marie-Agnès Courouble et Claude Rolland.



Claude Rolland, pianiste de Marianne Oswald pendant seize ans, sur la scène du Casino hier soir aux côtés de la comédienne Marie-Agnès Courouble. Tous deux ont fait revivre la Marianne, révoltée, révolutionnaire et fantastique des années 30 et 40.



Piaf

Claude Rolland a travaillé avec Edith Piaf, tout à la fin de sa carrière, peu avant sa mort. Un sacré caractère aussi, Piaf ! La première fois qu'il la rencontre, c'est dans sa maison près de Paris. «Son chauffeur était venu me chercher chez moi. Elle m'a fait attendre plus d'un quart d'heure dans sa salle à manger. Elle est arrivée en rigolant en m'apprenant qu'elle avait fait des trous dans le mur pour pouvoir étudier ce que faisaient les gens en l'attendant ».

Surpris, Claude Rolland l'a tout autant été lors d'une autre rencontre. «Elle m'a reçu dans sa salle de bains, nue dans son bain. Moi, je n'osais pas la regarder mais il y avait des glaces partout et je la voyais où que je me tourne ».

«Edith Piaf n'aimait pas Marianne Oswald», se souvient Claude Rolland. Piaf était une grande chanteuse populaire, Marianne Oswald, une chanteuse à textes. «Piaf ne comprenait pas ce que faisait Marianne, cela ne la touchait pas ».

Cimetière

L'enterrement au cimetière hier après-midi a été marqué par le discours qu'a fait François Du Plessis sur Marianne Oswald. Père dominicain, il a été le confident spirituel de la chanteuse les vingt-cinq dernières années de sa vie. Un discours qui comme la reconut le maire a permis aux Sarregueminois de mieux connaître celle que la ville «avait presque oubliée».

«L'art de Marianne Oswald est ardent comme le flambeau qui couronne sa tête», disait d'elle le compositeur français Darius Milhaud.



Retraite

Claude Rolland vit à Vence, retraité depuis 1975. Sans sa rencontre avec la comédienne Marie-Agnès Courouble, il ne serait sans doute pas remonter sur scène. Il a aimé ce qu'elle faisait. Ils ont commencé par monter une comédie musicale tous les deux. Un jour, elle lui a dit qu'elle aimerait chanter. Il a ressorti les textes de Marianne Oswald. La première du spectacle «A la recherche de Marianne Oswald», a été présentée à Vence en 1989.

Chansons

Claude Rolland écrit aussi des chansons. Le pianiste a eu la malchance de connaître Piaf à la fin de sa vie. Il lui a écrit deux chansons dont «Les Filles d'Israël», sur un texte de Moustaki, Piaf les a chantées en public mais est morte avant de pouvoir les enregistrer. Aucune trace.

Lang

Jack Lang, le ministre de la Culture, a adressé hier au maire un télégramme à l'occasion de l'hommage rendu à Marianne Oswald. «Je suis de tout cœur avec vous pour cette cérémonie» dit-il. Le chanteur Jean Guédoni, président de la Société des amis de Marianne Oswald, y est aussi allé de son télégramme ainsi que Françoise Vincent de la Direction régionale des affaires culturelles.



Son nom en haut de l'affiche ... Un concert de Marianne Oswald annoncé sur une colonne Morris. La chanteuse se produit à l'ABC.

Marianne Oswald

Le retour des cendres de la «sœur des poètes»

Emouvante par sa simplicité, la brève cérémonie du retour des cendres de la chanteuse Marianne Oswald au cimetière municipal, ne peut que laisser un souvenir de paix et de sérénité, qui planait, avec le chant des oiseaux, sur le minuscule cercueil de la grande enfant de notre ville. Une initiative due à la municipalité et à l'association des Amis de Marianne Oswald, dirigée par Jeanine Pezet, et soutenue par Hélène Hazera, journaliste de «Libération», dont les efforts conjugués déboucheront sur une biographie de l'artiste à paraître prochainement.

MM. Stock, archiprêtre de la ville, et Pax, maire de Sarreguemines, ont trouvé les mots justes pour honorer notre concitoyenne. Le père François Duplessis, qui l'avait rencontrée sur la tombe de Van Gogh à Auvers-sur-Oise, et qui l'a soutenue spirituellement jusqu'à la fin, a parlé en termes très émouvants de cette femme modeste, et fina-

lement attachante malgré ses «humeurs» légendaires. Pour le père sulpicien, Marianne incarne l'image de la pauvreté, qui l'a menée d'une petite chambre d'hôtel exigüe et extraordinaire au petit cimetière de banlieue où elle fut inhumée il y a six ans aux côtés d'un travailleur maghrébin. Ce n'est certes pas un hasard si l'actrice préparait avant sa

mort un travail sur saint François d'Assise. Mais le père ajoute que si elle assistait à la messe et communiait, il n'est pas possible d'accaparer un tel personnage.

Qualifiée par Frédéric Rosif de «poil à gratter métaphysique», Marianne Oswald (1901-1985), née Alice Bloch, comme le dit simplement sa pierre tombale, s'était convertie du judaïsme au catholicisme. Le père Duplessis donne les raisons de cette conversion. Elle, qui déclarait une fois, «je suis née dans une poubelle», a éprouvé un sentiment de rejet envers sa famille et surtout sa mère, d'où une rupture radicale avec ses

origines ancestrales. Une autre raison fut sa reconnaissance profonde envers les médecins allemands qui l'ont sauvée dans une période difficile. Fidèle dans ses amitiés comme dans ses inimitiés, elle n'a pas oublié cette dette et a œuvré inlassablement pour la réconciliation franco-allemande, en dépit et au-delà de la tragédie de son peuple. «Marianne c'est du feu, et le feu c'est l'amour», déclara le religieux. Dans le désordre matériel et spirituel de cette marginale par tempérament, à l'écriture sauvage, ses dernières paroles retentissent au diapason de son âme. «Il n'y a qu'un seul péché, c'est de ne pas avoir de passion», un message complété par ses dernières paroles, rapportées par le père sulpicien: «Dieu est amour».

Inauguration d'une plaque ornée du dessin de Cocteau sur la maison natale, rue de l'Eglise, télégrammes de Jack Lang, Jean Guidoni, vice-président de l'association, et de Françoise Vincent, conseillère pour le livre en Lorraine, et enfin un spectacle de qualité dû à la très bonne Marie-Agnès Courouble et à son ancien pianiste Claude Rolland qui interprétèrent au casino des extraits de «l'Opéra de Quat'Sous» de Brecht, «La Chasse à l'enfant» de Prévert et Kosma, «Anna la Bonne» de Jean Cocteau, «Jeu de massacre» de Henri-Georges Clouzot, telles furent les étapes de cette ultime journée sarregueminoise de Marianne Oswald, couronnée par l'interprétation du dernier poème, si bouleversant, de Robert Desnos, mis en musique avec beaucoup de délicatesse par Claude Rolland, qui fut son ami et celui d'Edith Piaf.



M. A. Courouble et Claude Rolland rendent hommage à Marianne Oswald.



Rue de l'Eglise, une plaque à la mémoire de l'enfance de l'artiste a été dévoilée. (Photos DNA)

Retour au pays

*Un hommage, un spectacle :
Marianne Oswald a retrouvé sa ville natale*

A droite, dans une allée du cimetière, une tombe attend. La cérémonie est brève, une trentaine de personnes sont là, recueillis. Ce sont des obsèques un peu surréalistes, sous un ciel gris. Marianne Oswald rentre à Sarreguemines, son pays natal. Elle est morte en 1985, mais les restes de la diseuse magnifique, qui savait si bien crier les malchances, avaient été ensevelis dans la fosse commune de Limeil-Brévannes, près de Paris.

Cette petite ville plantée à la lisière de la Sarre se souvient donc aujourd'hui de Marianne Oswald, jugée scandaleuse au début des années 30, trop oubliée désormais. Au cimetière, le Père Duplessis, l'un de ses vieux compagnons de route, a parlé de la «petite sœur des poètes», qui chanta Prévert ou Cocteau d'une voix si vraie, d'une

voix si rauque. Il a rappelé que Marianne Oswald a terminé sa vie à l'Hôtel Lutétia de Paris, dans une chambre encombrée de tous ses souvenirs, qu'une association s'efforce de tirer des oubliettes depuis six ans. Plus tard, Claude Rolland, pianiste de la chanteuse pendant seize ans, et Marie-Agnès Courouble, ont visité pieusement son répertoire, *Anna la bonne*, *le Voleur d'enfant*, un petit bout d'*Opéra de quat'sous*.

Les enregistrements de Marianne Oswald seront réédités à la rentrée. Depuis vendredi, une plaque inaugurée à l'angle de la rue de l'Eglise et de la rue de Verdun, à Sarreguemines, indique l'immeuble où elle est née. Bien sûr, celui-ci a été détruit pendant la guerre...

B. M

LOCALE

JUIN

Le retour de Marianne Oswald

En janvier 1901 naît à Sarreguemines une petite fille qui se prénomme Alice Bloch-Kahn. La gamine rousse devient célèbre sous le nom de Marianne Oswald. Grande chanteuse de cabaret avant-guerre, comédienne, diseuse, productrice de radio et de télé, cette Sarregueminoise aux cheveux rouges et à la voix rauque est tout cela. Une femme hors du commun, un brin scandaleuse. Provocante. Une femme libre. Marianne Oswald fait carrière de Berlin à Paris, de Paris à New York... Elle chante les grands poètes et écrivains de notre temps : Prévert, Cocteau, Aragon, Char... Max Jacob la surnomme « la petite sœur des poètes ».

Décédée à Paris en 1985 à l'âge de 84 ans, Marianne Oswald est enterrée dans une tombe provisoire. Jusqu'à ce que Sarreguemines se souvienne d'elle et décide de rendre hommage à son enfant célèbre. Le 7 juin, la dépouille mortelle de Marianne Oswald trouve le repos au cimetière de Sarreguemines et une plaque est dévoilée sur sa maison natale. Exposition et spectacle sont présentés en son honneur. Marianne est enfin de retour chez elle.



Patricia la plus belle

A l'occasion d'une folle soirée de musique et de danse, Patricia Schneider a été élue à l'unanimité d'un jury, trié sur le volet pour la circonstance, Miss Sarreguemines 91. La jolie blonde aux yeux verts à 17 ans, elle est étudiante, vit chez ses parents et ambitionne de devenir mannequin.



Conseil municipal : le clash

L'affaire a fait grand bruit dans tous les milieux sarregueminois. Pensez, le maire qui liquide publiquement, lors d'une séance de conseil municipal, trois de ses adjoints parmi les plus « importants » pour manque de « solidarité » avec le groupe majoritaire aux commandes : quel pavé dans la mare !

Rattachés on se demande encore comment - à grand renfort de négociations et de tractations en coulisses - à la majorité à l'issue des dernières élections municipales, les trois adjoints n'avaient jamais été véritablement d'accord avec la ligne politique définie par le maire Robert Pax.

Ces trois adjoints, représentants de listes rivales, venaient quelques jours auparavant d'annoncer leur volonté de se constituer en groupe d'« opposition constructive ». Affirmant du même coup, implicitement, une certaine forme de dissidence avec le maire et son groupe. Sinon une situation, au moins une façon de faire qui n'a pas plu, mais alors pas du tout, au maire. D'où le clash !

Un mal pour un bien ? Qui sait ! Toujours est-il que les trois futurs ex-adjoints ont récupéré du même coup une liberté de parole et d'action qu'ils n'avaient plus lorsqu'ils appartenaient à la majorité. Une aubaine pour les cantonales et régionales à venir ?

1. Le festival du théâtre amateur fait le plein à Sarreguemines. Bitche : le golf ouvert en 88 en plein essor avec 800 membres.

4. EDF surveille et répare ses lignes haute tension à bord d'un hélicoptère à raison de 30 : 40 km par heure.

6. Un nouveau planneur, baptisé « Pé-gase Ville de Sarreguemines », pour l'aéro-club et convention de partenariat avec la mairie.

Inauguration du buste André Maginot au fort Casso de Forbach.

7. Signature de la convention de quartiers entre les Offices H.L.M. la Ville et l'Etat. Une offensive engagée pour assurer le développement social de quartiers sensibles.

12. La Chambre de Métiers s'installe à la pépinière d'entreprises.

14. Les meilleurs ouvriers de France honorés par François Mitterrand à l'Elysée. Parmi eux, Michel Roth, de Hambach.

Bitche : coup d'envoi de l'opération camions de l'espoir sans Moustaki mais avec Max Meynier. Le but : des fonds pour le Sahel.

16. SOS cherche personnel qualifié. C'est le cri d'alarme de Hafner Technologies, fabricant de coffres-forts.

26. Achat du château Pierron pour réaliser l'hôtel du district.

PIERRE

CENTRE DE SERVICES AUTO

Meilleurs Vœux et Bonne Route

pour 1992

Zone commerciale - 57200 GROSBLIEDERSTROFF - Tél. 87 98 20 20



07 AVR. 1992

marianne

Après l'hommage officiel du 7 juin dernier, Sarreguemines n'oublie pas Marianne Oswald. A l'époque, un concert intitulé « A la recherche de Marianne Oswald » avait été présenté au Casino. Marie-Agnès Courouble, interprète et Claude Rolland, pianiste qui avait été l'accompagnateur de Marianne Oswald pendant seize ans, y présentaient une partie du répertoire de la célèbre chanteuse.

Ce spectacle, revu (des chansons ont été ajoutées) est aujourd'hui monté pour la première fois à Paris, au Roseau-Théâtre. Avec, entre autres, la participation de la ville de Sarreguemines. Une délégation sarregueminoise composée de Jean Cahn, conseiller délégué à la culture, Michèle Brion, déléguée à la communication et Michel Bolchert, bibliothécaire, s'est rendue à Paris vendredi pour la première de ce spectacle. Celui-ci se poursuit jusqu'au 17 avril, le concert débute à 18 h 30.

Barbara

Entretien 260 chansons en un coffret : toute une vie de rendez-vous avec son fidèle public. Chapeau bas à la longue dame brune.

Une histoire d'amour

Pelotonné petit village, voici Précy, Précy-printemps. Depuis vingt ans, depuis un jour d'avril où les lilas étaient fleuris, c'est ici qu'elle revient se poser, la nomade, dans la maison baignée de la lumière du jardin. Au mur de ce « Précy-jardin » dont elle a fait une chanson, une plaque : « me de la Grange aux loups ». Une autre chanson, Nantes, l'a inventée, et cette ville l'a tracée. « Madame, venez au rendez-vous, 25, rue de la Grange aux loups »... Au n° 25, à Nantes, il n'y a pas de maison. Mais nous, nous y avons toujours rendez-vous.

Rendez-vous avec la longue dame brune de ville en ville, de salle en salle, de musiques en mots d'amour. Et aujourd'hui, enfin, avec toutes ses chansons à la fois. Phonogram publie l'intégrale de Barbara : douze compacts, un treizième en cadeau qui retrace cette journée, en 69, sur Europe 1, où elle interpréta, comme à ses débuts, Ferré, Brassens, Brel, Fragon, Bruant... 260 chansons en tout, des premiers aux derniers enregistrements, d'introuvables en inédits, de versions studio en versions publiques. Bien sûr, le coffret s'appelle : *Ma plus belle histoire d'amour... c'est vous*.

BARBARA : Cette intégrale, quel bonheur, vous ne pouvez pas savoir ! Tout un chemin, une si longue route vers vous... Je retrouve le paysage de vos visages ; et grâce au travail fantastique de ce fouineur de Jean-Yves Billel, chez Phonogram, des choses que j'ai envie de chanter à nouveau. Certaines que j'ai écrites, comme *Attendez que ma joie revienne*, *L'Indien*. Ma préférence va aux autres : *Pauvre Martin* de

Brassens, *Veuve de guerre* de Cuvelier...

TELERAMA : *Ce qui surprend, dans les enregistrements réalisés à l'Ecluse entre 1957 et 1959, c'est votre voix très sage, comme bridée.*

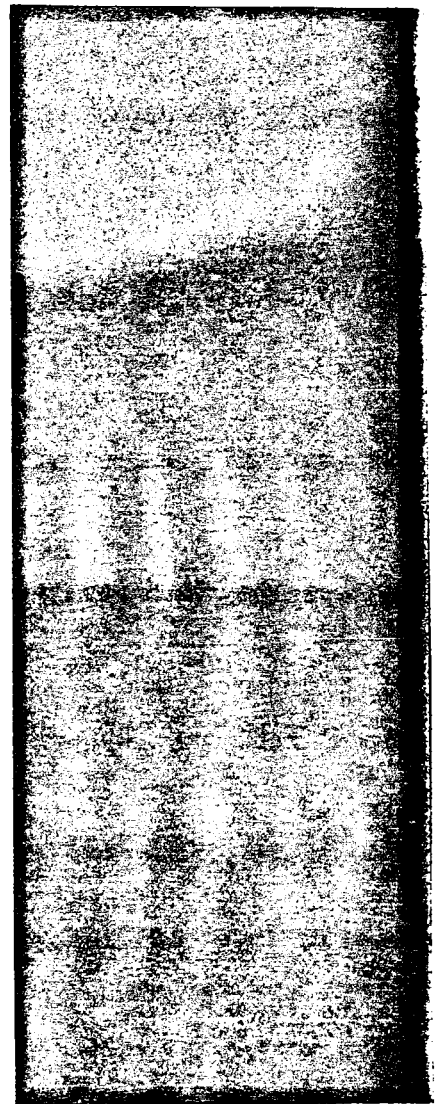
BARBARA : Je n'étais pas encore sortie du chant classique, qui m'a énormément apporté, notamment pour la respiration. Plus tard, avec mes premières chansons, est venue ma vraie voix. Je les ai peu à peu insérées dans mon tour de chant à l'Ecluse : *Chapeau bas*, *Dis quand reviendras-tu*, *Nantes*... Sans dire qu'elles étaient de moi, j'avais honte. Je me considérais, je me considère plus comme une interprète que comme un auteur. J'adorais chanter les autres. Puis j'ai eu envie de parler d'amour comme une femme.

TRA : *Comment avez-vous choisi votre nom de scène ?*

BARBARA : A cause de ma grand-mère, Varvara. Elle était née près d'Odessa. Cette femme magique nous racontait, le soir, des histoires de steppes et de loups. Il y avait, du côté de ma famille maternelle, toute une tradition de cirque, de danseurs, de joueurs de balalaïka...

TRA : *Dans le beau livre qu'elle vous a consacré (1), Marie Chaix raconte que, petite fille, vous vouliez devenir « pianiste chantante ».*

BARBARA : Et danseuse, aussi. Finalement, je fais tout ça en chantant... Enfant, j'avais des musiques bohémiennes dans la tête : musiques juives, musiques russes, mélodies qui se sont retrouvées plus tard sur l'album *Seule*. La chanson, je suis allée seule vers



Barbara : « Cette intégrale, quel bonheur »

elle. Quand j'ai entendu Piaf, j'ai entendu la chanson. Et mon choix est allé vers le registre réaliste, plein d'humour parfois, et vers le caf'conç'. Dania, Yvonne Georges, Marie Dubas, la Miss, j'ai écouté tout ça.

Agnès Capri, ça vous dit quelque chose ? Je l'ai rencontrée à l'Ecluse, elle avait une cinquantaine d'années, une voix très acide, un sens du texte, une révolte qu'elles avaient toutes, ces femmes-là. C'étaient des tragédiennes. Les hommes, eux, préféraient le genre fantaisiste. Trenet, évidemment, c'est autre chose : la poésie et l'écriture. Bruant aussi. Mais chez les femmes, avant Piaf, les plus grandes pour moi restent Marie Dubas, Yvonne Georges, Marianne Oswald ; elle, vous allez me faire le plaisir de l'écouter : une vraie rockeuse !

TRA : *Vos vrais débuts, avant l'Ecluse, ont eu lieu en 1950, à Bruxelles, au Cheval blanc. Est-ce là que vous avez connu Jacques Brel ?*



vous ne pouvez pas savoir ! Je retrouve le paysage de vos visages et des choses que j'ai envie à nouveau de chanter... »

BARBARA : Non, mais bien plus tard, à Pigalle, quand il travaillait chez Patachou. Ma Belgique à moi était accidentelle ! Je faisais beaucoup de choses, au Cheval blanc. La caisse, la vente des Coca ; et je chantais en m'accompagnant, très mal. *A l'enseigne de la fille sans cœur, Madame Arthur...*

TRA : Les Amis de Monsieur, *de Fragson...*

BARBARA : Non, lui, je l'ai découvert après, à Paris. Je tenais une loge de concierge dans le quatorzième, j'avais réussi à y faire entrer un piano droit. Dans une loge, vous vous rendez compte ? (*rires*). Et un jour, une fille a déposé sur le piano cette partition de Fragson.

TRA : *Ces premières années n'ont pas été faciles.*

BARBARA : Pas très. Mais j'ai eu de belles rencontres, des êtres qui m'ont portée. Y compris des gens du milieu.

Je me souviens de l'un d'eux : je devais avoir 20 ans, je lui ai demandé de m'engager dans sa boîte comme entraîneuse. J'avais besoin d'argent pour une copine. Entraîneuse, il ne m'y voyait pas, ce monsieur, alors il m'a prêté cette petite somme, petite pour lui. Je lui ai signé une reconnaissance de dette qu'il a déchirée en disant : « Toi, tu es quelqu'un »... Un seigneur.

Il y a eu ce monsieur Victor aussi, qui m'a ramenée de Belgique en auto-stop. En fait c'était un mac, il voulait me mettre au travail à La Villette, et devant mon refus m'a offert du muguet... J'en ai fait une chanson.

J'ai frôlé des situations dangereuses, j'étais inconsciente, et rien ne m'arrivait : j'allais mon chemin, j'aurais défoncé les murs, ma vie c'était chanter.

TRA : *Après ce temps, et après l'Ecluse, où vous étiez « la chanteuse de minuit », il y a eu Bobino en 64 : Bedos et vous en première partie de Brassens.*

Et, un an plus tard, vous en vedette...

BARBARA : Cela restera mon plus grand souvenir de spectacle. Pour ce Bobino-là, j'ai écrit *Ma plus belle histoire d'amour...* Je ne comprenais pas : en sortant de la salle, j'ai vu des gens que j'admirais passionnément, Michèle Morgan, Robert Hirsch, en pleurs. A cause de ça, j'ai failli arrêter. A cause des pleurs.

Mais il y avait aussi des gens qui repartent souriants de mes spectacles. Alors, j'ai continué !

TRA : *Avec des complices musiciens auxquels vous êtes fidèle.*

BARBARA : Joss Baselli à l'accordéon, ce fut une longue histoire. Quand nous avons fait des concerts à Göttingen, où il ne pouvait m'accompagner parce qu'il travaillait avec Patachou, il m'a présenté quelqu'un qu'il avait formé, Roland Romanelli. On a beaucoup joué ensemble. Mais les traits d'accordéon sont toujours du Baselli... Cet homme avait du génie. ▶

— Aujourd'hui, à l'accordéon et aux synthés, c'est Sergio Tomassi ; et puis Gérard Daguerre aux claviers ; et Dominique Mahut aux percussions ; et voilà !

TRA : *Je sais que vous ne voulez pas parler de Brel...*

BARBARA : Non.

TRA : ... *Mais on peut trouver étonnant qu'il n'y ait pas eu de collaboration musicale entre vous...*

BARBARA : Après *Frantz*, le film qu'il avait réalisé et où nous avons joué ensemble, je sais qu'il voulait écrire une comédie musicale pour nous deux. Je suis sûre qu'il l'aurait fait... (*sourire songeur*).

TRA : *Y avez-vous pensé en écrivant Lily Passion, que vous avez interprété il y a six ans, au Zénith, avec Gérard Depardieu ?*

BARBARA : Non. Ni à Jacques, ni à Gérard d'ailleurs, à ce moment-là. Je ne pensais qu'à ces personnages, qu'à l'histoire de cette femme qui chante comme cet homme blond tue ; une histoire de mystiques, finalement... Depardieu, je crois que c'est la rencontre la plus magnifique de ma vie. Je pourrais dire ça de Jacques, mais on ne s'est pas trouvés en scène ensemble. Avec Gérard, si.

TRA : *La scène est vraiment au centre de votre vie.*

BARBARA : Si j'avais été amoureuse d'un homme plus que de la chanson, j'aurais quitté la chanson. Je l'ai fait une fois. Quinze jours. J'ai rôdé comme une malade, je n'ai pas pu. C'est lui qui m'a quittée.

J'ai rencontré des hommes fantastiques, mais qui n'ont jamais pu approcher du piano. Je n'ai pas su vivre à deux, je n'ai pas ce talent-là. Je peux vivre à 70, 100, 1000...

Peut-être, s'il y avait eu un enfant... Mais il n'y en a pas eu. C'est peut-être un signe, c'était peut-être le prix, terrible, à payer. Je n'ai pas d'enfant, j'ai des centaines d'enfants à qui je dis maintenant, à la fin de mes spectacles : « Au nom de l'amour que je vous porte, enfants qui auriez pu être les miens, ces préservatifs, mettez-les. » Pour contribuer à la lutte contre le sida, j'emporte en tournée des milliers de préservatifs que l'on distribue dans la salle. Il n'en reste jamais.

Ce que je veux vous dire, c'est qu'il n'y a pas l'ombre d'une intention démagogique dans *Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous*, et vous le savez.



A ses débuts à l'Ecluse, Barbara avait honte de ses textes.

Je suis toujours énamourée. c'est toujours de la passion.

TRA : *Votre prochain rendez-vous avec le public, c'est en février 93, au Palais des Congrès.*

BARBARA : Palais, pas Congrès, je déteste. Il y a plus d'artistes que de congrès, non, dans cette salle ? ! Je vais un peu la transformer, pour que vous n'ayez pas l'impression d'entrer dans un bunker. Faire oublier ce rideau qui ressemble à une chemise à carreaux, mettre des tapis rouges, un arrondi de velours, une avancée vers vous. Travailler avec cet espace-là, accepter d'être petit dans ce grand truc, et arranger l'extérieur.

Mais vous savez, j'ai 62 ans. Je poserai peut-être deux rocking-chairs sur scène : l'un pour chanter, l'autre pour me reposer ! (*rires*)

TRA : *Merci, Barbara...*

BARBARA : Je voulais encore vous dire, à propos des jeunes chanteurs que j'ai bien aimés aux Victoires de la musique : Nilda Fernandez, c'est un serment, il a la noblesse et la grâce. Jil

Caplan, une désobéissante fragile, elle, je suis sûre. J'étais heureuse aussi pour Eddy (Mitchell), pour Willy (Sheller)... Je voulais leur dire, aux jeunes artistes : il est très important d'écouter son propre désir. C'est de cela que je me suis sentie proche, en enregistrant les *Lettres à un jeune poète* de Rilke (2) : cette exigence, cette intériorité, ce « si vous n'avez pas vraiment envie d'écrire, vous êtes gentil, vous n'écrivez pas »...

Il faut écouter son désir, et ne jamais le perdre. S'il n'y a plus de désir, il ne faut plus y aller, c'est fini. Et puis, il faut être intransigeant ; et vigilant ; garder le goût de la fête et du partage. Le spectacle, c'est ça, une vraie belle fête. Si on n'a pas ce goût-là, rien n'est possible ! ●

Propos recueillis par
Anne-Marie Paquette

Ma plus belle histoire d'amour... c'est vous, coffret de 13 CD, ou 12 CD disponibles séparément. Phonogram, TTTT évidemment.

(1) *Barbara de Marie Chaix*, éd. Calmann-Lévy.
(2) *Barbara lit. Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke, une cassette chez Claudine Ducaté éditions.

Les rencontres Marianne Oswald

Sarah Alice Bloch est née à Sarreguemines le 9 janvier 1901. Elle prendra le nom de Marianne Oswald en hommage à l'un des personnages des « Revenants » d'Ibsen, une pièce qui l'avait bouleversée au théâtre à Strasbourg.

La ville de Sarreguemines depuis quelques années se réapproprie l'œuvre et le destin de cette « sœur des poètes » avec beaucoup de solennel enthousiasme.

Elle organise — les 25, 26 et 27 septembre prochains — de premières « Rencontres d'automne » consacrées à une figure en effet exceptionnelle, dans ce siècle. Cinéma, théâtre et chanson.



26 MAI 1992

marianne

En juin 91, Sarreguemines avait déjà rendu un vibrant hommage à Marianne Oswald. Depuis elle a décidé de faire connaître cette figure de la chanson française, productrice de télé et de radio, amie des plus grands poètes, écrivains et peintres. Autour de Marianne Oswald, l'enfant de Sarreguemines, la ville a décidé de créer l'évènement. Les 25, 26 et 27 septembre prochains, seront ainsi organisées les «rencontres d'automne Marianne Oswald». Un véritable festival ouvert au public avec du cinéma, des chansons, du spectacle à l'affiche.

BASEDOW

Marianne Oswald, la rage du grave

Elle chanta Prévert, Cocteau, Paul Fort, Brecht et Honegger. La chanteuse expressionniste de Sarreguemines vient d'être rééditée en CD.

Début mars 1985, ils étaient une poignée à accompagner la dépouille de Marianne Oswald au cimetière de Limeil-Brévannes où la chanteuse inspiratrice de Cocteau et Prévert allait connaître les honneurs de la fosse commune. Depuis, un mouvement s'est créé. Sarreguemines, sa ville natale, a d'abord offert une tombe à son enfant terrible et prépare un festival de chansons à son nom. Et voici que paraît un CD avec l'intégrale de ses enregistrements d'avant-guerre. L'occasion pour une nouvelle génération de découvrir cette chanteuse hors-normes : atteinte de la maladie de Basedow qui pousse la voix vers le grave, une opération à la gorge endommagea le nerf de ses cordes vocales, les détimbrant davantage.

Marianne Oswald née Sarah Alice Bloch en 1901 à Sarreguemines, alors annexé par l'Empire allemand, est prussienne par son père, originaire de Poméranie orientale. Dans son autobiographie, elle gomme sa carrière théâtrale allemande, loin d'être négligeable, entre les années 20 et 30 au Kammerspiele de Hambourg, chez Piscator, chez Max Reinhardt — où elle double Elizabeth Bergner, la plus grande actrice de l'époque —, chez Brecht... Le cabaret allemand, profitant des leçons du Chat-Noir, avait inventé une forme de cabaret littéraire à laquelle écrivains et musiciens de renom collaboraient sans vergogne.

C'est cette idée relevée de la chanson que Marianne Oswald importa à Paris au début des années 30. Le public ne retenait que la violence de ses prestations — mélange d'expressionnisme et d'hystérie — qui fit d'elle la chanteuse la plus agressive que la France ait jamais eu. Après avoir enregistré *Surabaya Johnny* en français, elle inspire à Cocteau trois textes, dont *Anna la bonne* (qui annonçait *les Bonnes* de Genet). Elle est la première à enregistrer le Prévert du groupe Octobre, mis en musique par Wal-Berg ou Kosma : *Embrasse-moi*, *la Chasse à l'enfant* (du presque rap), *la Grasse Matinée*...



W. Eugène Smith

Vue par W. Eugène Smith.

Pour elle, l'élégant et désinvolte Jean Tranchant se fait dynamitero, avec sa *Complainte de Kesoubah* (« *Et merde pour les bons ménages* »), tandis qu'Arthur Honegger met en musique une fausse chanson « contestataire » du XIV^e siècle *le Grand Etang* (signée Tranchant), que Louis Beydts lui harmonise Paul Fort et que, cornaqué par H.G. Clouzot, Maurice Yvain taille sur mesure *le Jeu de massacre*.

Aujourd'hui la modernité de son répertoire et de son style frappe encore. La qualité du repiquage rend d'autant plus indatable cette voix, dont Prévert disait : « *Elle est à peine sa voix mais bien plutôt la voix de milliers et de milliers d'autres qui ne chantent pas, qui ne chantent plus ou qui n'ont pas osé chanter.* »

Hélène HAZERA

L'Art de Marianne Oswald 1932-1937.
EPM.

12 JUIN 1992



marianne

La voix de Marianne Oswald va pouvoir à nouveau être entendue dans de bonnes conditions. En effet, 25 titres de cette chanteuse réaliste, née à Sarreguemines en 1901 et décédée en 1985, viennent d'être réédités sur disque laser par la maison EPM. Ce sont des enregistrements faits dans les années trente, et à partir desquels un impressionnant travail technique a été réalisé. Un «nettoyage sonore» a été effectué, qui restitue avec beaucoup de relief la voix de Marianne Oswald. Ce CD est depuis quelques semaines distribués par Musidisc. On peut le commander chez les bons disquaires... afin de pouvoir attendre les «Journées Marianne Oswald» qui auront lieu fin septembre à Sarreguemines et proposeront un programme de cabaret, chanson et cinéma.

Marianne Oswald

Réédition Hommage à une reine oubliée de la chanson réaliste.

Marianne Courage



Une rageuse rousse qui fascina l'intelligentsia d'avant-guerre.

Marianne Oswald ressort enfin de l'ombre. Non la productrice de radio et de télévision qu'elle devint à partir des années 50, mais l'exceptionnelle chanteuse et diseuse d'avant-guerre. Un éditeur phonographique publie un CD de 25 chansons (1) ; sa ville natale prépare des Rencontres d'automne qui

lui sont consacrées (2). Celle qui ouvrit la voie au réalisme social et poétique dans la chanson méritait bien cette tardive reconnaissance.

Née Alice Bloch Kahn le 9 janvier 1901, dans la ville alors allemande de Sarreguemines, elle fait ses débuts dans des cabarets littéraires berlinois, sous le pseudonyme inspiré d'un des personnages des *Revenants* d'Ibsen. Sa voix, devenue âpre après une opération des cordes vocales, fait sensation. En 1933, elle se lance à Paris, au *Bœuf sur le Toit*. Très vite, cette rageuse rousse qui chante les airs de Kurt Weill et Bertold Brecht fascine l'intelligentsia. Elle enregistre, sur les disques à aiguille de l'époque, *Le Jeu de massacre* d'Henri-Georges Clouzot, et Jean Tranchant, Gaston Bonheur, Paul Fort... Jean Cocteau écrit pour elle, elle est la première interprète de Prévert, elle inspire Poulenc et Honnegger. Lorsqu'elle passe du cabaret à Bobino, la presse d'extrême droite et une partie du public se déchainent. Albert Camus (qui l'appelait « Marianne Courage »), Prévert, Fernand Léger font le coup de poing dans la salle...

De 1940 à 1946, Marianne Oswald s'exile aux États-Unis. C'est là que, sur

le conseil de Camus, elle rédige son autobiographie, *One small voice*, publiée en France sous le titre *Je n'ai pas appris à vivre*, aujourd'hui introuvable. A son retour, le cinéma lui offre plusieurs rôles, notamment dans *Les Amants de Vérone* (Prévert-Cayatte), aux côtés de Louis Salou, le grand et bref amour de sa vie. On ne la reverra plus sur scène. Elle choisit la radio (avec notamment l'émission *Terre des enfants*), la télévision, pour laquelle elle réalise des portraits de François d'Assise, Charles de Foucaud, Romain Rolland, Robert Desnos, Jules Supervielle, Viaminck... Un jeune débutant qui travailla à ses côtés, Jean-Christophe Averty, lui consacra sept de ses *Cinglés du music-hall*, deux ans après sa mort, le 25 février 1985.

Réentendre enfin cette voix « terrible, brutale et rauque, solitaire comme un cri » (Camus, toujours) ou plutôt, pour la plupart d'entre nous, la découvrir, c'est voir surgir une femme tempête, une rousse noirceur dont le désespoir et la violence prennent à la gorge.

Anne-Marie Paquette

(1) *L'Art de Marianne Oswald* (ffff), EPM 982272.

(2) Rencontres d'automne Marianne Oswald, les 25, 26 et 27 septembre à Sarreguemines.

Chanson

Marianne Oswald

Compilation

C'est une voix étrange, venue d'un vertige, venue du fond de la terre, du fond de la souffrance. Une voix de chat affolé, qui transcende les mots, et pourtant Dieu sait si les mots comptent pour Marianne Oswald, « diseuse » de chansons à texte. Elle parle à côté de la musique et sans perdre le rythme, la rattrape sur un trait mélodique. Comment elle transforme en torrent apocalyptique les vers de mirilton d'*Anna la Bonne*, c'est miraculeux. Elle rassemble les mots, le scande de son accent mi-Sarreguemines, mi-berlinois, tronçonne les phrases à sa façon, et ainsi, invente son langage.

Un langage d'exil, un exil pas seulement géographique. Marianne Oswald la Lorraine, a fait ses classes dans le Berlin d'avant 1933 - celui de Marlène et de Margo Lion, de Brecht et de Pabst - qu'elle a dû fuir comme elle a dû fuir le Paris de l'Occupation. Et quand elle nous est revenue, après la guerre, un autre monde se construisait, le sien était largué. Elle a encore interprété pour un club de nostalgiques ses chansons drôles, violentes, poétiques, pathétiques, toujours belles. Elle a tourné quelques films, produit des émissions pour la radio et la télévision, au temps où concurrence et audimat ne régnaient pas encore. Son exil, c'est ça : toujours, elle a marché en marge. On ne s'en rend pas compte aujourd'hui, mais la « condition féminine » dans les années 30, c'était le Moyen Age. Il fallait se battre pour vivre son indépendance.

Elle s'est battue, a chanté ses batailles, les révoltes, les utopies anarchistes, les difficiles amours avec des beaux indifférents, les rigolades complices avec d'éternels enfants, les grandes virées vengeresses... Elle a chanté les rêves et les blessures. Marianne Oswald est née blessée, comme tous ceux qui ont cherché le paradis sur terre.

1 CD EPM.

C. G.

Sarreguemines

Marianne Oswald sur Compact Disc

Reine de la chanson réaliste, la Sarregueminoise Marianne Oswald vient d'être éditée sur CD chez EPM, spécialisé dans la réédition des grands moments de la chanson française d'avant-guerre. Sur ce disque, intitulé «L'art de Marianne Oswald: 1932-1938» (référence 982272), figure l'intégrale de ses 25 enregistrements d'avant-guerre: il est disponible chez tous les bons disquaires. Dans la foulée de ce retour à la notoriété, sa ville natale organisera les 25, 26 et 27 septembre, des «rencontres d'automne Marianne Oswald», véritable festival de la chanson française, où le public pourra voir la chanteuse sur l'écran dans «Les amants de Vérone», film remarquable d'André Cayatte, dialogué par Prévert.

Chanteuse et diseuse de textes littéraires, Marianne Oswald bénéficie donc enfin d'un véritable hommage pos-



thume. Révoltée dans ses rêves blessés d'utopie anarchiste, l'artiste dont le père était venu de Poméranie prussienne, a laissé sa voix prenante d'éternelle exilée marginale. De sa Lorraine natale, elle était passée à Berlin où, entre les années 20 et 30, elle joue un rôle capital dans le cabaret littéraire allemand, côtoyant Piscator et Max Rein-

hardt, doublant la grande Elisabeth Bergner, interprétant Drecht. Installée à Paris après l'avènement du nazisme, elle se produisit au «Bœuf sur le Toit», puis à «Bobino» et fit connaître les mélodies de Brecht et Weill, dont elle chanta pour la première fois en français «Surabaya Johnny».

De l'expressionnisme allemand, elle passait au réalisme social et poétique français avec Cocteau et Prévert, mais aussi Poulenc et Honegger. Chassée une fois encore par l'invasion nazie, elle s'exila aux États-Unis de 1940 à 1940, pour rentrer après la libération dans un Paris métamorphosé, où son heure était passée. Mais, avec une énergie indomptable, elle refit surface à la radio avec «Terre des enfants», puis à la télévision, où elle brossa des portraits de François d'Assise, Charles de

Foucauld, Romain Rolland, Desnos, Supervielle et Viaminck. Si Marianne, la Sarregueminoise, connaît une nouvelle jeunesse, c'est grâce à Jean-Christophe Averty, qui

lui consacra après sa mort sept émissions des «Cinglés du music-hall», et surtout au dévouement de la «Société des amis de Marianne Oswald», récemment fondée à Paris.

MARIANNE OSWALD

★ ★ ★

Ex-chanteuse de cabaret chassée de Berlin par l'avènement du III^e Reich, Marianne Oswald (Alice Bloch pour l'état civil, née à Sarreguemines en 1901, ville alors allemande depuis 1870) s'installe en 1933 au Bœuf sur le toit et fait entrer l'expressionnisme d'outre-Rhin dans la chanson française avec les compositions du tandem Bertold Brecht/Kurt Weill. Très rapidement, Cocteau (*Anne la Bonne*), Prévert-Kosma (*Embrasse-moi*, *Chasse à l'Enfant*, *les Bruits de la nuit*), Jean Tranchant, Yvain Clouzot (*Jeu de massacre*) comprendront quelle étonnante interprète pouvait être la chanteuse à la chevelure rousse. Mais son personnage sans compromis, son répertoire acerbe, sa voix rauque aux accents vindicatifs lui vaudront l'hostilité du public, attisée par la presse d'extrême droite (« *cette putain juive échappée des égouts berlinois* »). Au point que ses amoureux, à l'instar des frères Prévert ou d'Anouilh, feront le coup de poing contre les « perturbateurs » qui ne supporteront pas ses chansons engagées comme *Appel* ou *les Fusillés*, et qu'on l'expulsera de Suisse après un récital. Cependant, son influence sur les milieux artistiques sera grande (cf. son autobiographie rédigée en 1948, *J'n'ai pas appris à vivre*). C'est que, évoluant du « réalisme social » vers le « réalisme poétique », celle qui nous quitta dans l'indifférence générale en février 1985 (après la guerre et un crochet par New York où elle fut l'égérie de la France libre) a largement inspiré la période Saint-Germain-des-Prés et le courant « rive gauche », bien au-delà des reprises (des Frères Jacques à Gréco) de ses chansons.

Frank Tenaille

1 CD EPM 982272 - Distribué par Musidisc.

